

L'université des hommes

Les e-mails polémiques de l'ULB ont mis en lumière un monde académique inégalitaire. Plus qu'ailleurs, ce sexisme interpelle, car il revient aux universités de former les leaders, et donc des normes sociales, de demain. - Texte: Nicolas Sohy -

Il aura fallu un malheureux dérapage pour lever le voile sur une problématique peu anodine. Dans son e-mail d'invitation à la proclamation des étudiants en médecine de dernière année, le secrétariat facultaire de l'ULB a invité les jeunes diplômées à revêtir *"une robe ou une jupe ainsi qu'un joli décolleté"*. Le message a évidemment fait un tollé. Si l'université a le droit d'imposer un dress code, une "tenue de ville", rien ne lui permet de "recommander" à certains étudiants - les femmes - des habits en particulier.

Si les excuses de l'université n'ont pas suffi à enterrer la polémique, c'est qu'il ne s'agit pas là d'un acte isolé. Le Cercle féministe de l'ULB a dans la foulée posté sur Facebook un message d'invitation similaire datant de 2012 où il était mentionné que *"de jolies gambettes feront parfaitement l'affaire"*. *"À l'époque, cela ne faisait aucun bruit, réagit le vice-recteur en charge de la politique de genre à l'ULB, Laurent Licata. Il ne faut pas pour autant minimiser la gravité de ces e-mails. Les normes sociales changent, à raison. La routine n'est plus acceptable."* D'autant que le sexisme à l'université dépasse les murs de la seule ULB. Les étudiantes le vivent quotidiennement dans tous les auditoriums, les salles d'examen et les entretiens pédagogiques et d'orientation du pays. Lise Ottinger, étudiante en sociologie à l'UCL et membre du Collectif des femmes à Louvain-la-Neuve, parle de remarques déplacées souvent prononcées sur le ton de la rigolade. *"Ça, les filles, vous ne comprendrez pas"*, a déjà entendu l'étudiante de la part d'un de ses professeurs à l'abord d'une matière "compliquée". Le sexisme viendrait aussi des étudiants eux-mêmes. *"Si on réussit un examen ou qu'on obtient un stage, on nous dit souvent qu'on est passées sous le bureau. Personne n'émettrait cette hypothèse envers un garçon."* Quand elle s'insurge, Lise se voit souligner un manque d'humour. *"Quand une personne répète ce genre de propos plusieurs fois, c'est qu'au fond, elle le pense quand même un petit peu."*

Dans le livre *Seksisme - Nee, wij overdrijven niet!* ("Sexisme - Non, nous n'exagérons pas!"), la collaboratrice de *Knack* Cathérine Ongenaë, accompagnée de neuf auteures, pointe des cas similaires d'intimidation sexuelle, de gestes déplacés, de déclarations stéréotypées à répétition et de discrimina-

tions à l'accès à certaines options ou spécialisations. Certaines prises de position à l'encontre des libertés individuelles des femmes, notamment le discours anti-IVG d'un professeur de l'UCL en mars dernier, participent également à ce sexisme ambiant. Les témoignages publiés sur la plateforme belge bilingue "Sharing Academic Sexism Stories With You" (voir encadré) ou sur son pendant français le tumblr "Paye ta fac" ne disent pas autre chose.

À ce jour, aucune université belge ne mesure objectivement l'ampleur du sexisme à la fac. À l'ULB, Laurent Licata assure que des "enquêtes répétées" commenceront l'an prochain. À l'ULg, la conseillère en politique du genre du recteur Annie Cornet évoque une *"récolte de données objectives sur le harcèlement et le sexisme au sein de l'université dans les prochaines années"*. Le nouveau master interuniversitaire en études de genre est aussi censé contribuer à la levée du tabou. En coulisse, il se dit cependant que les universités n'agissent pas à bras-le-corps craignant de faire *"remonter un certain nombre de choses qui auraient un impact certain sur leur réputation"*.

Le monde académique a raison d'avoir peur. À l'Université de Grenoble, une étude prouve que 20 % des étudiantes se sont fait agresser de manière

sexiste au cours de leur cursus. En Grande-Bretagne, d'après un rapport de la National Union of Students, une étudiante sur trois admet avoir déjà enduré des commentaires liés à son genre. Deux tiers rapportent avoir été témoins d'un fait de ce type et 37 % disent avoir reçu des avances sexuelles explicites sur le campus. Pire encore, selon l'Association of American Universities, 23,1 % des étudiantes américaines confient avoir subi un acte sexuel →

À la Carolo, le président n'a jamais été une étudiante. Parmi les quatre vice-présidents, une seule femme. La tradition, nous dit-on...

→ non désiré durant leurs années d'études... *"Il faut admettre qu'après des années de progrès, je remarque un retour en arrière, au conservatisme, aux comportements plus sexistes"*, jette Annie Cornet. Les chiffres de la Communauté française prouvent si pas un véritable recul de l'égalité, au moins une stagnation. Les écoles supérieures et les universités comptabilisent 128 étudiantes pour 100 étudiants inscrits. Une fois le master en poche, la gent féminine tend à disparaître des radars. Après le doctorat, elles sont moins de une sur deux. Elles se font encore plus rares dans le corps professoral, au sein des professeurs ordinaires et plus encore dans les instances de gestion des universités. Par ailleurs, la Fédération Wallonie-Bruxelles ne compte aucune rectrice. Les étudiants - et les étudiantes - entretiennent ce climat sexiste. *"Au nom du folklore, les étudiants sont extrêmement conservateurs"*, observe Tania Van Hemelryck, conseillère à la politique du genre à l'UCL. Elle pointe du doigt, entre autres, les affiches de soirées festives montrant des jeunes femmes peu vêtues placardées dans les rues de Louvain-la-Neuve, ainsi que certaines activités organisées par les comités de baptêmes. Martin Lacroix, administrateur à la Fédération des étudiants (Fédé) de l'ULg, ne conteste pas l'existence de "dérapages" dans les mouvements étudiants. *"Nous constatons de temps à autre une affiche montrant des filles en bikini. Récemment, on a interpellé un cercle pour cette raison. On a appris que des filles étaient à l'origine de l'affiche et évoquaient le second degré. Elle n'avait pas pensé à l'image que ça renvoyait."*

Mal dominant

Certains mouvements vont bien plus loin. La Société royale des étudiants carolorégiens de Louvain-la-Neuve "La Carolo" précise sur son site web que leur président est *"toujours un mâle bien de sa personne"* et que *"les carolines, même si elles sont les meilleures des femmes, sont interdites aux bibittives"*. Ces statuts, nous dit le président de la régionale qui souhaite taire son nom, sont les originels de l'ASBL conçus dans les années 60. *"Nous les gardons comme souvenirs, mais ils sont bien sûr à prendre au second degré."* Pourtant, depuis l'approbation des nouveaux statuts en 2009, où ces lignes ont disparu, le président n'a jamais été une étudiante. Et parmi les quatre vice-présidents élus, seule la fonction liée au secrétariat a été systématiquement attribuée à une femme. Les autres postes restent l'apanage des hommes... *"Ce n'est pas une volonté délibérée, continue le président. On trouve simplement important de perpétuer la tradition et le folklore. Mais je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'an prochain un homme soit secrétaire et une femme présidente."* Bien qu'elle soit l'unique régionale à affirmer son conservatisme sur son site web, La Carolo ne serait pas la seule à agir de la sorte. Tania Van Hemelryck nous expose en outre qu'une *"étude de la situation est en cours"*.

Le sexisme est certes présent à tous les niveaux de la société, au boulot, dans les familles et les lieux publics. Dans le milieu académique, il est peut-être plus désespérant encore. L'université a cela de particulier qu'elle forme une part majeure des élites de

demain, des chefs des grandes entreprises, des représentants de la société civile, des leaders d'opinion. Or à ce rythme, estime le Forum économique mondial, l'égalité des sexes ne devrait être atteinte qu'en 2186. Conscient, le vice-recteur de l'ULB termine: *"L'université doit être un moteur du changement de la représentation et la représentativité des genres. On ne peut pas laisser nos étudiants sortir avec des normes sexistes en tête. Cela dépasse nos murs. C'est un enjeu sociétal global."* ✱

Quand l'école rend sexiste

Ça commence dès le primaire, dans les manuels scolaires.

Une étude de la Fédération Wallonie-Bruxelles ayant révélé qu'un ouvrage sur deux reproduirait des situations et des comportements stéréotypés ("maman infirmière, papa médecin" ou "une poupée pour les filles, un ballon de foot pour les garçons"), PS, cdH, MR et Écolo se sont entendus l'an dernier pour bannir progressivement les clichés des livres scolaires. Cela prendra du temps. En attendant, les étudiants arrivent encore à l'université pleins de normes désuètes dans la tête. Il n'est dès lors pas étonnant que les femmes soient peu nombreuses à s'engager pour des études d'ingénieur (16 % des étudiants selon l'ULB) notamment.

Cela ne signifie pas que les filles sont par défaut moins capables, ni même moins intéressées que les garçons. Mais plutôt, comme l'explique le Conseil économique américain, qu'à force de voir les métiers scientifiques et à responsabilités occupés par des hommes, les filles se mettent inconsciemment des barrières. Ensuite, les professeurs liés à ces matières sont souvent des hommes. Les filles auraient dès lors plus du mal à s'identifier et à prendre confiance en elles, même lorsqu'elles obtiennent de meilleurs résultats que les garçons.

“Les quotas sont essentiels”

Selon la fondatrice de la plateforme “Sharing Academic Sexism Stories With You”, les universités ne se battent pas assez.

Anya Topolski est professeure de philosophie à la Radboud Université de Nimègue aux Pays-Bas. Alors chercheuse à la KUL en 2014, elle a lancé le site web bilingue “academic-sexismstories.be” et la page Facebook liée “Dont waste female academic talent” afin de récolter le témoignage des étudiantes inscrites dans les universités, “un lieu symbolique où on éduque les élites, les leaders d’opinion de demain, dit-elle. Le sexisme qui y règne m’est de ce fait particulièrement insupportable”.



Anya Topolski
Professeure
de philosophie.

©haltra Soulamovs

Pourquoi les universités sont-elles incapables de mesurer l’ampleur du phénomène?

Il y a deux raisons. Premièrement, les universitaires pensent souvent que le sexisme ne les concerne pas. Éduqués, cultivés, ils savent que les inégalités sociales n’ont aucun sens. Sauf que l’université fait partie de la société et possède tous ses travers. Le sexisme est aussi souvent inconscient. Des femmes en sont d’ailleurs parfois auteures. C’est le syndrome de la “reine des abeilles”. Vu qu’elles ont galéré, elles pensent que les autres femmes doivent passer par les mêmes difficultés. Elles leur en font donc baver. Il y a également le “parti pris implicite”. De nombreuses personnes ne se rendent pas compte que leurs remarques sont sexistes et peuvent blesser. C’est la preuve que le sexisme est une norme sociale intégrée auprès des personnes les plus brillantes. Et puis, les conclusions de ces études seraient forcément embarrassantes pour les établissements concernés...

Comment l’université vaincra-t-elle le sexisme?

Je constate que les universités donnent souvent l’impression du changement, mais ne changent rien structurellement. Les estimations les plus optimistes font état d’une égalité des sexes dans... 70 ans. Ce n’est pas assez rapide. Je pense que la seule solution pour booster le changement est l’instauration de quotas afin de donner une part égale des postes à responsabilité aux femmes et aux hommes. Les mentalités changeront ensuite... ✖

Sous quelle forme le sexisme se manifeste-t-il à l’université?

ANYA TOPOLSKI - Via le site web, certaines étudiantes dévoilent leur expérience publiquement, alors que d’autres nous demandent des conseils de façon privée et anonyme. Sur cette base, je peux dire que la plupart des étudiantes sont victimes de “micro-agressions” sexistes. De façon isolée, elles sont anodines. À répétition, elles pèsent sérieusement sur le moral et l’épanouissement des victimes. Il peut s’agir de regards ou de commentaires déplacés. Parfois de gestes. Les conséquences peuvent être extrêmement sérieuses, jusqu’à décourager des étudiantes de poursuivre leurs études. En parler est un premier pas vers la résolution du problème.